

## Études françaises

### Documents

---

La poésie québécoise  
Volume 3, numéro 3, août 1967

URI : [id.erudit.org/iderudit/036274ar](https://id.erudit.org/iderudit/036274ar)  
<https://doi.org/10.7202/036274ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN 0014-2085 (imprimé)  
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

(1967). Documents. *Études françaises*, 3(3), 277–283. <https://doi.org/10.7202/036274ar>

---

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1967

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## DOCUMENTS

Nous savons maintenant ce que l'École de Montréal doit au *Samedi* et au *Monde illustré*. Sans prétendre reconstituer, à travers ces deux hebdomadaires, l'atmosphère intellectuelle de l'époque, rappelons qu'en 1895, l'année où Nelligan commence à écrire, le *Samedi* reproduit, de Verlaine : *Gaspard Hauser chante* (29 juin), et deux des plus célèbres poèmes de Baudelaire : *À une dame créole* et *Harmonie du soir* (13 juillet et 2 novembre) ; et l'on retrouve dans le numéro du 19 octobre l'*Ancolie*, de Joséphin Souvary, qui fut un temps attribué à Nelligan, notre poète l'ayant recopié sur ses cahiers. Méprise inévitable, tant est mince, chez Nelligan, l'écart entre le style personnel et l'écriture d'époque. Quoi de plus nelligannien, si l'on peut dire, que le *Rosignol* des *Poèmes saturniens*, reproduit dans le numéro du 7 septembre 1895 du *Samedi* :

*Comme un vol criard d'oiseaux en émoi,  
Tous mes souvenirs s'abattent sur moi,  
S'abattent parmi le feuillage jaune  
De mon cœur mirant son tronc plié d'aune  
Au tain violet de l'eau des Regrets  
Qui mélancoliquement coule auprès,  
S'abattent, et puis la rumeur mauvaise  
Qu'une brise moite en montant apaise,  
S'éteint par degrés dans l'arbre, si bien  
Qu'au bout d'un instant on n'entend plus rien,  
Plus rien que la voix célébrant l'Absente,  
Plus rien que la voix — ô si languissante ! —  
De l'oiseau que fut mon Premier Amour,  
Et qui chante encor comme au premier jour ;  
Et, dans la splendeur triste d'une lune  
Se levant blafarde et solennelle, une  
Nuit mélancolique et lourde d'été,  
Pleine de silence et d'obscurité,  
Berce sur l'azur qu'un vent doux effleure  
L'arbre qui frissonne et l'oiseau qui pleure.*

Et ce poème intitulé le *Cercueil*, que Nelligan pouvait lire dans le *Monde illustré* du 13 octobre 1896, de qui est-il ?

*Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,  
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,  
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,  
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.*

*Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive  
Et contient les cheveux de ses parents défunts,  
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,  
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive !*

*Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert  
Pour y mettre des fleurs et deux boucles frisées !  
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,  
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.*

*Et toi, puisque ton front vers le tombeau se penche,  
O mère, quand viendra l'inévitable jour  
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour  
Un peu de tes cheveux . . . , que la mèche soit blanche ! . . .*

Il est de Rodenbach ; mais comme pour le poème de Souлары, un hasard eût pu permettre qu'il fût attribué à l'auteur du *Vaisseau d'or*.

Mais ces rares pièces poétiques, qui apparaissent souvent dans des colonnes de faits divers, n'étaient pas les seuls échos de la vie littéraire et artistique française. L'année 1896 voit la tournée canadienne de Sarah Bernhardt, et le *Monde illustré* du 29 février lui consacre plusieurs gravures, avec cette notice :

Sarah Bernhardt, l'incomparable comédienne, est dans notre ville et joue, cette semaine, à l'Académie de Musique. A cette occasion, nous avons cru devoir illustrer quelques-uns des principaux rôles que remplira, chez nous, cette artiste. *Camille* est le chef-d'œuvre du maître dramaturge Alexandre Dumas, qui vient de mourir. *Gismonda* est une nouvelle pièce, de même que *Yzegl*, dont on vient de confier l'interprétation à M<sup>me</sup> Bernhardt. Inutile de dire qu'elle y retrouve tous ses anciens succès et y déploie tous les moyens parfaits qu'on a admirés si souvent chez elle.

L'année suivante, l'ambassadeur de la culture française au Canada sera Brunetière. Le samedi 15 mai 1897, le même hebdomadaire publie un portrait de l'académicien, accompagné d'un commentaire signé F. Picard :

Cet illustre académicien vient d'être acclamé à Montréal, et s'en retourne en France, surpris d'avoir retrouvé, par-delà les Océans, un coin du joli manteau d'hermine formant le pays de la civilisation.

Il a vu, par lui-même, que l'azur du fond des armes de France est resté intact sur cet espace du Nouveau Monde, il a reconnu que le culte de la Fleur de Lys signifie, aujourd'hui comme toujours : Amour, Fidélité au noble pays des Francs !

Épris des beautés radieuses de nos auteurs favoris, entre tous du grand Bossuet, il leur a consacré, à ces beautés, les flammes de son intelligence durant des vingt ans. Il a dit que le français doit être et rester cette « langue des cours » dont la perfection date de la grande époque — celle des Bossuet, Fénelon, Racine, Corneille, toute cette pléiade d'illustres génies, si ces mots peuvent s'employer ensemble.

Il a mis en garde contre cette tendance de ce que l'on appelle avec tant de vérité les « décadents », tout autant que contre cette autre tendance de l'esprit des . . . auteurs (car les lecteurs se font rares, grâce à Dieu) ; nous voulons dire la profanation de la plume dans l'infect borbier portant pour enseigne : « Le Naturalisme » . . .

Mais les propos de Brunetière ne devaient servir de caution à aucune campagne de réarmement moral, car, à Montréal, en 1897, la vie de l'esprit est au calme plat, et l'on n'est menacé ni par le Naturalisme, ni par la Décadence. Les réunions de l'École littéraire de Montréal n'ont, en tout cas, rien de subversif :

La dernière réunion de l'École a eu lieu chez notre collaborateur, M. L.-J. Béliveau, libraire, et a été, comme d'habitude, très intéressante. M. Germain Beaulieu, le président de l'École, a fait une conférence sur les quadrumanes. M. Beaulieu donne d'abord la classification des espèces, la description de chacune, puis il fait l'histoire du transformisme ou doctrine évolutive. M. E.-Z. Massicotte lit un extrait d'un roman en préparation. M. Jean Charbonneau, secrétaire de l'École, continue sa conférence sur l'évolution des genres en littérature. L'antiquité romaine et le moyen-âge font le sujet de son étude. M. Arthur de Bussières lit quelques sonnets, et la séance est ajournée.

Alors M. Béliveau, avec sa courtoisie habituelle, convie les membres de l'École à un splendide réveillon et nous

fait voir que si l'esprit a besoin de nourriture intellectuelle, le côté matériel de l'homme ne doit pas être négligé. Bref, la soirée s'est terminée au milieu de la gaieté la plus franche, provoquée par le récit de piquantes anecdotes.

Rapportée dans *le Monde illustré* du 8 janvier 1897, cette séance est le prototype des réunions de l'École. Œuvre type de l'École, aussi, ce sonnet de Joseph Melançon, dédié à Arthur de Bussièrès, gravé par Charles Gill au milieu d'une composition allégorique, que l'hebdomadaire reproduit en pleine page, dans sa livraison du 7 novembre 1896 :

SOMNIUM

*Quand vient la somnolence alourdir ma prunelle,  
En moi je vois passer, songe mystérieux,  
L'un après l'autre, en long cortège, mes aïeux,  
Spectres psalmodiant une plainte éternelle.*

*Ils viennent tous, couverts du linceul, et mes yeux  
Regardent défiler leur suite solennelle  
Qui glisse, libre de la parure charnelle,  
Horriblement silencieuse, sous les cieux.*

*Et je suis devenu, tandis qu'ils sont passés,  
Triste, songeant qu'un jour, ainsi qu'eux, trépassé,  
J'aurais l'aspect sinistre et les vieux os livides.*

*Et je tremble d'avoir, au fond de mon esprit,  
Vu le destin de l'homme en lettres d'ombre écrit  
Dans l'effrayante horreur de leurs orbites vides.*

Décadence ? Naturalisme ? Ni l'un ni l'autre ; car Melançon, qui croit sans doute rejoindre les thèmes de la poésie universelle, ne fait que développer une abstraction.

De tous ceux dont les noms apparaissent sur la page de titre du premier recueil publié par l'École : *les Soirées du Château de Ramezay*, Nelligan est le seul qui manifeste les tendances dénoncées à Montréal par Brunetière. N'en doutons pas : l'auteur du *Vieux piano*, que publie *le Monde illustré* du 28 mai 1897, est un « mutant » isolé.

*L'âme ne frémit plus chez ce vieil instrument ;  
Son couvercle baissé lui donne un aspect sombre ;  
Relégué du salon, il sommeille dans l'ombre  
Ce misanthrope aigri de son isolement.*

*Je me souviens encor des nocturnes sans nombre  
Que me jouait ma mère, et je songe en pleurant  
A ces soirs d'autrefois, passés dans sa pénombre,  
Quand Liszt se disait triste et Beethoven mourant.*

*O vieux piano d'ébène, image de ma vie,  
Comme toi du bonheur ma pauvre âme est ravie,  
Il te manque une artiste, il me faut l'Idéal;*

*Et pourtant là tu dors, ma seule joie au monde,  
Qui donc fera renaître, ô détresse profonde,  
De ton clavier funèbre un concert triomphal?*

Le 21 août de la même année, autre sonnet de Nelligan, et qui prend, dans les colonnes de la feuille montréalaise (entre le récit d'une « Chasse aux tigres » et le « Jubilé sacerdotal de M<sup>sr</sup> L.-Z. Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe ») une coloration pathétique que la somptueuse édition moderne des *Poésies* ne permet pas de ressentir :

PAYSAGE

*Les arbres, comme autant de vieillards rachitiques,  
Flanqués vers l'horizon sur les escarpements,  
Tordent de désespoir leurs torses fantastiques  
Ainsi que les damnés sous le fouet des tourments.*

*C'est l'Hiver; c'est la Mort; sur les neiges arctiques,  
Vers le bûcher qui flambe aux lointains campements,  
Les chasseurs vont fouettant leurs chevaux athlétiques  
Et galopent, frileux, sous leurs longs vêtements.*

*La brise hurle; il grêle; il fait nuit, tout est sombre  
Et voici que soudain se dessine dans l'ombre  
Un farouche troupeau de grands loups affamés;*

*Ils bondissent, essaim de fauves multitudes,  
Et la brutale horreur de leurs yeux enflammés  
Allume de points d'or les blanches solitudes.*

Mais les lecteurs du *Monde illustré* préféraient certainement, à ces poèmes, la *Cloche de Louisbourg*, publié dans les mêmes colonnes, le 28 mars 1896. Transportée à Halifax en 1758, à la veille de la dernière défaite française et du traité de Paris, la célèbre cloche venait d'être rachetée par les citoyens de Montréal. Le musée du Château de Ramezay, qui devait l'accueillir, allait être inauguré en avril. Stimulée par l'événement, l'inspiration de Nérée Beauchemin donnait enfin sa mesure :

## LA CLOCHE DE LOUISBOURG

*Cette vieille cloche d'église  
Qu'une gloire en larmes encor  
Blasonne, brode et fleurdelise,  
Rutile à nos yeux comme l'or.*

*On lit le nom de la marraine  
En traits fleuronés, sur l'airain,  
Un nom de sainte, un nom de reine,  
Et puis le nom du parrain.*

*C'est une pieuse relique :  
On peut la baiser à genoux  
Elle est française et catholique  
Comme les cloches de chez nous.*

*Jadis, ses pures sonneries  
Ont mené les processions,  
Les cortèges, les théories  
Des premières communions.*

*Bien des fois pendant la nuitée,  
Par les grands coups de vent d'avril,  
Elle a signalé la jetée  
Aux pauvres pêcheurs en péril.*

*À présent, le soir, sur les vagues,  
Le marin qui rôde par là,  
Croit ouïr des carillons vagues  
Tinter l'Ave maris stella . . .*

Mais, à la dernière page des livraisons hebdomadaires du *Monde illustré*, loin des ambassadeurs de la culture française, des fondateurs d'écoles littéraires dissertant de la classification des quadrumanes, des Beauchemin comme des Melançon, plus loin encore d'Émile Nelligan, il y a la section des annonces commerciales, fourmillant d'anglicismes, de mots français déviés de leur sens, d'impropriétés, de toutes les maladies dont peut souffrir une langue. La « réalité » qui entourait notre poète, le climat de sa vie quotidienne, c'est là peut-être qu'on les perçoit avec le plus de justesse. Reflet de la langue de communication, ces annonces font ressortir le caractère violemment négateur de l'œuvre de Nelligan, et finalement, disent pourquoi la poésie québécoise *devait* être non figurative, comme elle le sera enfin, sans mauvaise conscience, après 1940.

# S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1785 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

## SANTA CLAUS

Faisant ses adieux à Mme  
Santa Claus

### Télégramme de Santa Claus

Mon cher Monsieur Carsley,

Après avoir fait mes adieux à Mme Santa Claus et à tous les enfants je suis parti de bonne heure hier au matin. J'ai eu bonne chance pendant les premiers deux jours, et me voici arrivé au premier bureau télégraphique. Le "Rebancé" fonctionne bien, le cerf est plein d'ardeur, les jouets sont intacts et je suis très gai. Afin de ne pas manquer de jouets et si la tâche dans la grotte devient trop forte pour moi, j'ai fait des arrangements avec Mme Santa Claus, ma femme, qui partira pour Montréal aussitôt qu'elle recevra un télégramme de moi. Elle viendra dans le char de mon vieux ballon, qui est encore bon, et et apportera des jouets dans le char avec elle. Je me mets de nouveau en route au ravoir.—Faites travailler les fabricants de bonbons afin que je puisse en avoir de grandes quantités pour les enfants. Je demeure votre tout dévoué

SANTA CLAUS.

### Vêtements pour petits garçons

Pour adieux de Noël

Des milliers d'habillements, pardessus, ublens, recfers, pardessus-converts, etc., pour petits garçons, faits spécialement pour Noël.

# E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

### Etoffes à Robes

Cache-miroir noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cache-miroir fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée ahot, vendue 35c; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velvets en noir, couleurs, de 20c en montant

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, a de tres bas prix

### Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreaütée, valant 8 cents Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents Spécial, 4½ cents.

### Jobs Spéciaux

Gralliers pour sofas, valant 75c Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodées, pour enfants de 3 à 8 ans, de \$3 75 Spécial, 70 cents

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c Spécial, 17c

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5 Spécial, 29 cents

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, a 5, 10, 15 cents

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture

Pommes seches, valant 7c pour 2½c